



Lettre no 1 - Tamatave, novembre 2018

Bonjour à toutes, bonjour à tous,

Le 25 septembre je montais dans l'avion en direction de Madagascar, en compagnie d'Alexis Martin, également envoyé de DM-échange et mission à Madagascar. Et me voilà, deux mois plus tard, à vous écrire ma première lettre de nouvelles, une tasse de café dans la main et un beignet banane entre les dents. Nous sommes vendredi, et c'est mon jour de congé. Je suis tout de même baignée dans les cris des élèves entre celles et ceux qui sont en train de jouer dans la cour de l'école et celles et ceux qui s'improvisent musicien-ne-s de djembé sur les tables de la salle de classe juste devant mon portail. Vivre sur son lieu de travail n'est pas de tout repos.

## Tania, Rak Roots

« Manao ahoana! Bonjour, je m'appelle Tania...comme la chanson.. ! » « Aaaaaah (rires) ».

Ce n'est pas sans un certain amusement que j'ai appris qu'une des chansons du moment à Madagascar portait mon prénom. Pour les Malagasy, le retenir est, du coup, plutôt facile. Je ne dirai pas la même chose de mon côté. Retenir le leur est une activité de haute voltige. Leurs noms de famille sont constitués d'autant de lettres que dans notre alphabet. C'est peut-être pour cela qu'ils s'appellent toujours par leurs prénoms. Même quand il s'agit, pour un-e élève, de s'adresser à un-e professeur-e. Pour les dix prochains mois, je serai donc Madame Tania.

Si je vous parle de musique, ce n'est pas anodin. Ici, elle est partout. Tout le temps. Il y a de la musique dans les salles de classe, sortant des haut-parleurs des téléphones portables des élèves qui arrivent à l'école le matin, à travers des enceintes fonctionnant à plein régime dans la rue pour vendre tel ou tel produit, dans les bars de karaoké (omniprésents). Et évidemment, à l'Eglise.

Le premier dimanche matin où je me suis rendue au culte de l'église du quartier, je ne m'attendais pas à cela. Il faut dire qu'ils n'y vont pas de main morte avec le volume. N'étant pas certaine de la limitation des décibels, j'ai regretté en secret mes boules quiès.

La journée a débuté avec le réveil à 6h45, pour être à l'église à 7h30. Etant plus habituée aux grasses matinées

qu'aux sorties du dimanche matin, j'ai enfilé aveuglément les premiers vêtements qui me tombaient sous la main, réuni mes cheveux en un chignon informe et sauté dans mes claquettes.

En m'approchant de l'église, je pouvais rencontrer de plus en plus de femmes en robe du dimanche, escarpins, joli maquillage, coiffure élaborée.... Les gens s'endimanchent et ils-elles sont beaux. D'accord, la prochaine fois, je ferai un effort vestimentaire. Le culte commence et les haut-parleurs fonctionnent au maximum. Le pasteur saisit le micro, un caméraman le filme pour le projeter sur deux écrans géants afin que tout le monde puisse le voir. Car oui, du monde, il y en a. Il faut savoir qu'il n'y a pas un culte le dimanche matin, mais trois. Le premier à 5h30 (oui, oui...), le deuxième à 7h30 et le dernier à 9h30. Et les trois ont le même taux de fréquentation, c'est-à-dire les bancs remplis ! Le culte dure deux bonnes heures, rythmé par des chants religieux, des prières, des prêches, des offrandes, diverses informations. Bien sûr, tout est en malgache. Je ne comprends rien du tout. A part quand ils parlent de chiffres, ils les disent toujours en français. Heureusement, j'ai toujours à côté de moi quelqu'un pour me traduire l'essentiel. Dès qu'il y a une prière, les gens ferment les yeux et baissent la tête d'une manière très protocolaire. Parfois, elles peuvent durer un certain temps, ce qui permet de somnoler un peu. Puis durant le prêche, le pasteur lance souvent une ou deux blagues auxquelles l'assistance rigole. « Qu'est-ce qu'il a diiiiit ? »



Culte synodal, à David Jones.

Le pasteur m'a présentée à la communauté, ainsi tout le monde a pu voir qui j'étais. Ce qui est plutôt une bonne chose, car lorsque je me promène dans la rue, j'entends régulièrement des gens qui me saluent ou me reconnaissent. Une fois, j'ai pris un tuk-tuk et un homme est monté en me disant : « Alors, comment ça se passe à Thomas Bevan ? ». L'impression de faire partie de la vie de quartier est plutôt agréable.

Mais avant d'arriver à cela, il y en a des choses qui se sont passées.

## Antananarivo, Tananarive ou tout simplement Tana

Nous sommes arrivé-e-s un mardi soir, très tard, avec Alexis, à l'aéroport de la capitale de Madagascar. Rija, un membre de la commission des envoyé-e-s, nous attendait, avec un de ses collègues, à l'extérieur du hall d'entrée. Les deux étaient emmitouflés dans leur veste en se frottant les mains congelées par le « froid ». Il devait faire 12 degrés.

Ils nous ont emmené-e-s dans une petite auberge, tenue par la sœur de la femme de Rija, dans laquelle nous avons logé deux semaines.

C'est Hantra, la femme de Rija, qui nous préparait de bons petits plats, matin et soir, et qui s'occupait du ménage dans nos chambres. Nous avons été traité-e-s comme deux coqs en pâte pendant notre séjour à la capitale.

Il n'a néanmoins pas été de tout repos, car il a fallu régler des détails administratifs concernant nos visas, faire des visites de courtoisie pour rencontrer les personnes influentes du réseau FJKM, Eglise partenaire de DM-échange et mission, ainsi que se faire un numéro de téléphone malgache et obtenir un accès internet pour ne pas se couper de notre vie en Suisse pour les dix prochains mois.

Tout cela sans parler du fait qu'il a fallu s'habituer à un nouveau climat, nouvel environnement, nouveau régime alimentaire, nouveau code de la route, etc. La



*Du riz et du zébu, le premier plat d'une longue série.*

Suisse était très loin derrière nous et nous entrions dans un nouveau monde dans lequel nous avons décidé de sauter à pieds joints.

La rentrée scolaire n'ayant pas lieu dans les prochains jours, nous avons participé à une formation continue pour les enseignant-e-s du primaire des écoles FJKM, toujours à Antananarivo. C'était l'occasion pour nous de rencontrer de futur-e-s collègues de travail, de faire la connaissance de nouvelles personnes, et surtout, de découvrir comment l'enseignement est donné à Madagascar. J'ai aussi pu réaliser à quel point les Malgaches sont des personnes pleines d'entrain, ayant toujours une boutade sous le coude et prêtes à rire.



*Formation continue pour les enseignant-e-s.*

## Arrivée à Tamatave

Le moment est arrivé où il a fallu qu'Alexis et moi quittions la capitale pour nous rendre dans nos lieux d'affectation respectifs.

J'ai donc sauté dans un mini-bus Cotisse pour rejoindre Tamatave, appelée Toamasina en malgache (à prononcer Touamassine). Après neuf heures de route, les abords de la ville sont apparus et j'ai pu découvrir l'endroit où je vais vivre ces prochains mois.

Un comité d'accueil - constitué du proviseur de Thomas Bevan, Monsieur Gidéon, ainsi que d'autres personnes de l'école - m'attendait dans mon appartement de fonction avec de jolies fleurs et un petit mot de bienvenue. Leurs sourires m'ont fait oublier temporairement ma fatigue et nous avons fait connaissance autour d'un verre de jus de fruit et d'une assiette de biscuits.

Je loge donc dans un appartement situé au bord de la cour du lycée Thomas Bevan, à côté de la gare routière.

Les débuts n'ont pas été faciles, je ne vous le cache pas. Une fois que toutes ces personnes ont quitté les lieux, j'ai pu m'installer et découvrir aussitôt que le ménage n'avait pas été fait ou alors pas assez selon moi. L'appartement avait été inhabité suffisamment longtemps pour que la poussière s'accumule et que différents spécimens prennent possession des lieux. J'ai donc pu m'at-

teler à un ménage de plusieurs heures, voire plusieurs jours, à gratter la graisse incrustée sur le plan de cuisson, à ôter les crottes de lézard des rebords des fenêtres et à faire un génocide de cafards (désolée...) avant de me sentir à l'aise. Puis, j'ai parcouru les bazars les cinq premières semaines pour m'occuper de la décoration. Je vais tout de même y rester un petit bout de temps, autant se mettre bien... Cela m'a permis aussi de partir à la conquête de la ville, de discuter avec des commerçant-e-s, de découvrir l'artisanat malgache et de vous écrire cette lettre confortablement installée dans de la wax colorée.



Ma petite cabane.

Le travail n'a pas commencé d'emblée, car les quatre écoles dans lesquelles j'allais travailler n'avaient pas encore fait leur rentrée. Elles sont en pleine réforme concernant les vacances scolaires qu'elles aimeraient décaler petit à petit. L'objectif est de mettre les grandes vacances plutôt en été (en hiver chez nous), afin que la saison des cyclones n'empêchent pas les élèves d'aller à l'école.

## Rentrée scolaire

Tsy kelykely (petit à petit), les cours ont commencé. Etant donné qu'il s'agit de lycées privés, ce sont eux qui choisissent leur date de rentrée. Ils n'ont pas choisi la même pour tou-te-s. Le travail a donc débuté au compte-gouttes. D'abord avec les classes de primaire, puis avec le renforcement des professeur-e-s en langue française, pour finir avec la classe de seconde.

Mon cahier des charges consiste à intervenir dans 16 classes de primaire, allant de la maternelle au CM2, dans trois écoles différentes. Puis, de faire du renforcement de la langue française pour les enseignant-e-s des quatre écoles, d'animer le club de français le mercredi après-midi. Et finalement, d'enseigner le français deux heures par semaine dans une classe de seconde.

Il va falloir de l'énergie. Je viens de terminer ma première semaine en ayant été partout et je peux vous dire que je suis é-p-u-i-s-é-e. Le vendredi de congé n'est donc pas de trop. A vrai dire, le plus fatigant ce n'est pas de préparer les cours. Mais bien d'enseigner autant aux élèves qu'aux enseignant-e-s. Les conditions de travail sont totalement différentes de

## Mofa acondro

Un matin, j'étais dans ma salle de bain en train de me préparer à aller au travail quand une douce odeur de nourriture, un truc qui avait l'air incroyable, m'est parvenue aux narines. Une fois dans la cuisine, j'ai retrouvé Titine, ma cuisinière et femme de ménage, en train de préparer des mofa acondro, autrement dit, des beignets de banane.

Après avoir croqué dedans, je me suis demandé comment j'avais pu ne pas goûter à cela avant. Ni une, ni deux, elle a noté la recette sur un post-it qui trône fièrement dans la cuisine :

- 1) Dans un bol, mettre 3 cuillères à soupe de farine
- 2) Ajouter 1 cuillère à soupe de chapelure
- 3) Puis, mettre 1,5 cuillère à soupe de sucre
- 4) Ecraser 2 bananes avec une fourchette et les incorporer dans le bol
- 5) Verser un peu d'eau pour faire une pâte
- 6) Bien mélanger
- 7) Mettre de l'huile à chauffer dans une poêle et y verser des petits tas de pâte
- 8) Les laisser frire quelques minutes en les retournant
- 9) Bien éponger les beignets dans du papier ménage et laisser tiédir
- 10) Bon appétit !



Titine en cuisine.



celles que nous avons en Suisse dans les classes. Ici, nous pouvons avoir une salle divisée en quatre parties avec des parois en bambou pour y mettre quatre classes différentes. Je vous laisse imaginer le bruit qu'il y a quand vous avez une classe de petite section à côté de la vôtre. Il est nécessaire de hausser la voix, non pas pour hurler sur des élèves, mais pour couvrir le brouhaha des enfants d'à côté.

Le plus fatigant reste peut-être le fait de changer de classe toutes les trente minutes, de retrouver le même entrain du début avec chaque nouvelle classe. Il y a des jours où je fais neuf classes dans deux écoles différentes. Toujours en tentant de garder la même énergie, car ils sont tellement content-e-s de me voir arriver.



La classe de CP1 de Thomas Bevan.

C'est difficile de trouver la motivation de franchir le seuil d'une nouvelle salle de classe à chaque fois, mais à peine je mets un pied à l'intérieur, les sourires des élèves et leur joie d'avoir une bulle d'expression orale dans leur programme efface la fatigue d'un coup de baguette magique et ils-elles m'emportent avec eux dans leur dynamisme.

Globalement, les élèves sont très motivé-e-s. Ils savent qu'avec Madame Tania, ils vont faire une chanson ou un jeu et que ce sera l'occasion de lâcher le stylo une demi-heure et de fermer leur cahier.

Jusqu'au CM2, les élèves ne maîtrisent pas très bien le français. Cependant, quelques rares élèves sortent du lot déjà au CP1 et arrivent à communiquer avec moi. Pour le reste, heureusement que les enseignant-e-s sont dans la classe avec moi pour traduire certaines choses. Parfois, il est même difficile de discuter avec mes collègues, car ils-elles ne maîtrisent pas non plus le français. C'est pourquoi nous faisons ce renforcement pour les professeur-e-s.

Il n'y a que pour la classe de seconde où je suis seule avec les élèves. Ils ont déjà entre quinze et dix-neuf ans pour certain-e-s. Nous pouvons discuter plus aisément. Ils ont du répondant et ça me plaît. C'est une toute autre dynamique qu'avec les primaires et cela permet de discuter avec des adolescent-e-s et des jeunes adultes de leur vision de Madagascar, de la vie, ainsi que de créer un lien plus important que dans les autres classes où je ne fais que passer en coup de vent.

Nous y voilà, à la fin de cette première lettre de nouvelles. En regardant le programme des jours à venir, je m'imagine déjà tout ce que je pourrai vous raconter dans la prochaine lettre et m'en réjouis.

Je vous remercie infiniment pour votre soutien et vous souhaite, d'avance, tout le meilleur pour cette fin d'année, ainsi qu'un bon début d'année 2019.

Je vous dis « A la prochaine ! Manaraka ! ».

T. Schaller

Cette lettre de nouvelles de Tania Schaller vous est adressée par DM-échange et mission, service des Eglises protestantes romandes. Pour soutenir son travail au sein de la FJKM à Madagascar, utilisez le bulletin de versement joint (CCP 10-700-2, projet no 148.7141). D'avance un grand merci!

Tania Schaller  
c/o FJKM  
Lycée FJKM Thomas Bevan  
BP 24 Tanambao V  
Tamatave 501, Madagascar  
tanciaschaller@gmx.com